

Le malheur des uns fait-il réellement le bonheur des autres ?

« Les Valets de nuit » de Marie-Jeanne Urech :

Dans ce roman, Marie-Jeanne Urech revient sur la crise des subprimes qu'elle a vécue de près lors de son séjour dans la ville de Cleveland en Ohio. Elle a pu observer les ravages de cette crise qui a frappé, en premier lieu, les familles à bas revenus car celles-ci devaient payer plus pour le risque de non remboursement de leurs crédits. Le livre traite de ce problème à travers la famille Chagrin et Philanthropie, une femme contrainte à rester sur le canapé de la maison à cause de son surpoids. Ce roman nous montre, avec une pointe de surréalisme, la difficulté rencontrée par les familles dans leur lutte pour sortir de ce cercle vicieux et pouvoir garder leurs maisons.

Au début du livre, on nous décrit le quotidien de la famille Chagrin et les difficultés qu'ils endurent. On voit Nathanaël malmené par les commandements de payer du commissionnaire qui se succèdent, formant un cercle vicieux duquel Nathanaël et sa famille n'arrivent pas voir le bout du tunnel. Le père de famille va cumuler jusqu'à cinq places de travail différentes pour pouvoir continuer à honorer les commandements de payer. De ce fait, il délaissera son sommeil et les moments passés avec sa famille, ce qui peut paraître un peu surréaliste mais montre les sacrifices que les familles devaient faire pour garder leur toit. On peut se demander ce qui peut pousser des hommes à faire de tels sacrifices. Dans le cas de Nathanaël, sa hantise des caravanes champignons peut expliquer ses abnégations. Mais pourquoi ces caravanes le repoussent-elles tant ? Le livre nous laisse penser qu'elles sont, pour lui, un symbole de pauvreté et d'échec contre lesquels il est prêt à lutter après qu'il ait vu la misère sur la rive gauche. Ses sacrifices nous montrent un certain sens des priorités auquel il est attaché. À un moment du livre, il dit à Rose : « C'était notre rêve, tu t'en souviens ? Une cheminée à gaz et un coin de jardin... » (p. 107). Toutefois, Rose commence à s'intéresser à cette nouvelle forme d'habitation au fur et à mesure qu'elle prend conscience de l'impossibilité de garder leur maison à cause de commandements de payer de plus en plus élevés. Dans son cas, elle n'a pas les mêmes priorités que Nathanaël car, au moment où Nathanaël lui demande de vendre les bijoux, elle préfère donner la « bague de la vieille tante que personne n'a jamais connue », au prédicateur qui prêche la révolte à ceux qui ont subi cette crise injuste. On peut donc déceler, dans le couple, une différence de mentalité par rapport à la réaction face à l'injustice

Nathanaël aura tendance à travailler plus pour pouvoir garder sa maison et ne remettra pas en cause le système qui peut paraître très injuste pour d'autres. Il fait en quelque sorte le "poing dans sa poche,, et obéit aux ordres. Quant à Rose, elle aura plutôt tendance à se révolter et mettre toutes ses forces dans la bataille en aidant le prédicateur en qui elle a entièrement confiance et auquel elle a confié tous ses espoirs. Dans le cas de Séraphin, le grand-père, son obsession à rencontrer "l'Homme noir,, nous montre qu'il cherche lui aussi à résoudre les problèmes mais par une révolte plus pacifique qui demeure toutefois moins réaliste. Le fait qu'il ne puisse pas le rencontrer évoque un certain éloignement de "l'Homme noir,, face au problème. Cela a été ressenti chez beaucoup d'Américains qui lui avaient accordé toute leur confiance pour sortir de cette crise. Toutefois, il paraît peu probable qu'un seul homme puisse régler une crise d'une telle envergure. Un des passages intéressants du livre, par rapport à cette rencontre tant espérée, est le rêve de Séraphin dans lequel apparaît "l'Homme noir,, qui lui dit : "ce n'est pas une panne d'électricité qui plonge l'homme dans le noir, mais son manque de clairvoyance, expliqua-t-il doucement. Ce ne sont pas les voleurs qui s'emparent de l'âme d'une maison, mais les hommes qui vendent leur âme pour une maison..." (p. 120). Tout cela se conclut par un clin d'œil remarquable au fameux "I have a dream" de Martin Luther King quand Séraphin dit au réveil : "j'ai fait un rêve". Le manque de clairvoyance évoqué dans les dires de "l'Homme noir,, nous explique donc la situation de Nathanaël qui ne voit pas ce qu'on lui fait subir et s'entête à continuer de travailler pour ne pas perdre sa maison. Cela le plonge dans ce que "l'Homme noir,, appelle "le noir" et qu'on peut interpréter par la déprime (qui fut très fréquente durant la crise mais qu'on aperçoit seulement par des symboles dans le livre) car il est de plus en plus hors réalité pour la simple raison qu'il est dans l'impossibilité de garder sa maison à cause des commandements de payer de plus en plus difficile à honorer et le fait qu'il ne soit pas capable de gagner plus d'argent qu'il ne le fait déjà. Quant au passage concernant "l'âme", les paroles de "l'Homme noir,, nous rappellent les sacrifices faits par Nathanaël et sa femme Rose qui sont prêts à côtoyer des personnes ayant suffisamment d'argent pour acheter les services des plus pauvres. On peut à nouveau se demander ce qui est le plus important pour les personnes faisant face à de grandes difficultés financières. Sont-elles prêtes à sacrifier leur amour propre et leur âme au fait d'avoir un toit et suffisamment d'argent pour le garder ? Une nouvelle fois, cela dépend de la mentalité des gens. Dans le cas de Rose qui, pour compenser ses mauvaises ventes de vitamines (qu'on peut interpréter comme étant de la drogue dont le trafic fut très important durant la crise des subprimes et dont la vente par

zones et par quartiers, comme évoqué dans le livre, est une des caractéristiques majeures dans ce domaine), fait des heures supplémentaires chez son patron, on peut imaginer que ce soit de la prostitution (elle aussi très fréquente dans le milieu de la drogue). Quant à Nathanaël, sa maison paraît plus importante que son amour propre. On peut le remarquer par ses visites chez "le Maître des lieux,, et les relations qu'il a avec lui. Même si celles-ci sont aussi évoquées de manière allusive, on peut deviner que Nathanaël a d'autres rapports que de simples discussions avec "le Maître des lieux,, et le fait de lui tenir compagnie. On peut penser cela quand le "le Maître des lieux,, lui dit qu'il pourrait être plus généreux si Nathanaël se montrait plus docile. Le fait qu'il se montre de plus en plus docile témoigne de la facilité avec laquelle on peut manipuler les personnes dans la difficulté et avec laquelle on peut en tirer profit. Cela nous montre donc clairement que les personnes ayant suffisamment d'argent peuvent se servir de celles qui en ont besoin. Il y a donc une inégalité sociale qu'on retrouve fréquemment dans le livre mais qui a aussi fait débat auparavant dans la science économique avec les idées de Karl Marx selon lesquelles tous les hommes devraient vivre égaux et avec les mêmes moyens financiers quel que soit leur travail. Est-ce le cas aujourd'hui ? On ne peut pas en dire tant car nous vivons dans un monde capitaliste où l'inégalité est forte. Cette inégalité est entre autre exprimée dans le livre au moment où le prédicateur dit à la foule : "Que font-ils là-haut ? Vous observent-ils d'un œil bienveillant, prêts à vous soutenir si vous trébuchez, à vous donner à manger si la faim vous tiraille, à vous soigner quand vous êtes malades ? Non ! Ils baissent leurs stores, comme s'ils pouvaient décider du cours de la lumière, et s'amusent. Vous m'entendez ? Ils s'amusent pendant que vous travaillez jour et nuit !" (pp. 114 et 115). À travers ce passage, on voit que les riches ne se soucient pas des pauvres et qu'ils préfèrent dépenser leur argent de manière totalement inutile comme l'explique le prédicateur quand il dit à la foule que les riches ont construit un golf sur une des tours de verre et qu'ils ont aménagé une piste de ski dans une autre. Cela nous montre toute la démesure du monde actuel quand il s'agit d'égalité car, dans ce cas, l'argent qui a servi à ces constructions provient des rentes des subprimes qui ont ruiné la famille Chagrin et beaucoup d'autres familles dans le besoin. Plus tard, dans le livre, quand la famille Chagrin doit quitter son domicile qui a été saisi pour défaut de paiement, des touristes arrivent pour visiter la maison et essayer d'estimer sa valeur. A ce moment-là, Séraphin a l'impression d'être un animal de zoo car les touristes le regardent avec insistance à travers les vitres de la maison. Ce passage du livre nous montre à quel point les hommes peuvent se manquer de respect et oublier les sentiments des autres jusqu'à les réduire à l'état d'animal.

Un autre passage du livre évoque même une infériorité des pauvres face aux animaux. C'est le moment où Nathanaël se compare aux chiens qu'il promène et se dit : "Après la promenade, il y aurait des boîtes, des pâtées et des croquettes en abondance. Un feu de cheminée et une main caressante sur le flanc. Ils avaient de bons maîtres, mais qui c'est si ce n'étaient pas eux les maîtres !" (p. 106). Par ses pensées, on s'aperçoit que les riches peuvent considérer les pauvres comme une sorte de race inférieure mais ils oublient trop souvent que le système repose aussi sur eux, ceux qui font le sale boulot pour des revenus exécrables comme le rappelle un collègue à Nathanaël qui crie à chaque fois qu'il monte dans son camion : "N'oubliez pas les gars ! Si on n'était pas là pour leur saler les pieds, ils se casseraient la gueule. S'ils tiennent encore debout, c'est grâce à nous !". Toutefois, les habitants des manoirs ne tiendront pas debout très longtemps. Après avoir ruiné les pauvres pour leur profit personnel et avoir construit leur bonheur sur le malheur des autres, l'impunité les a abandonnés. Marie-Jeanne Urech introduit cette chute au moment où Nathanaël part prendre son bus afin de se rendre à l'aciérie. Il murmure : "le vent finira bien par tourner". Puis, Marie-Jeanne Urech raconte : "Et peut-être Nathanaël avait-il raison. Lorsque l'aube pointa, le vent changea de direction et se mit à souffler vers les tours de verre. Les premières fenêtres s'éteignirent. Celles qui avaient brillé avec trop d'arrogance." (p. 108). C'est à partir de ce moment qu'on peut se demander si le malheur des uns fait réellement le bonheur des autres. L'expression latine "ceteris paribus,, (toutes choses étant égales par ailleurs) démontre qu'on ne peut pas toujours jouir du malheur des autres à des fins personnelles et que le passé finira bien par nous rattraper un jour ou l'autre. Dans le cas du livre, les personnes qui se sont enrichies sur le dos des foyers ayant contracté des crédits subprimes étaient certes supérieures du point de vue du pouvoir grâce à leur argent avec lequel ils pouvaient manipuler les personnes qui en avaient besoin mais, si l'on se penche sur le point de vue éthique et moral, on se rend compte qu'elles souffraient déjà du malheur des familles ruinées bien avant la crise financière comme en témoigne la bosse sur le dos du commissionnaire qui est contraint à porter les commandements de payer comme s'ils pesaient sur lui et qu'il portait le malheur des familles dans la même situation que celle des Chagrin à la place des banques. En fait, il représente seulement le sommet de l'iceberg ,la partie cachée représentant les banquiers qui n'ont fait que profiter de cette situation. Mais, comme évoqué ci-dessus, le passé les a rattrapés et leur tort moral n'a pas épargné leur conscience comme on peut le remarquer quand le prédicateur tient un dernier discours avant de descendre manifester dans les rues : "Avez-vous remarqué que les tours de verre ne brillent plus du même éclat ?

Avez-vous remarqué que ces messieurs se jettent par les fenêtres comme ils l'ont fait avec votre argent ? Avez-vous remarqué que le vent ne souffle plus au nord, mais contre le nord ?”
(p. 114)

Pour conclure, le livre m'a ouvert les yeux par rapport aux conséquences de la crise des subprimes sur les familles ayant contracté ces emprunts à risque. Je pense qu'il était du devoir des banques de protéger ces familles car il n'est pas normal que des personnes gagnant d'ores et déjà des millions ruinent des familles auxquelles quelques milliers de dollars auraient suffi pour garder leur toit. Avec ce roman, Marie-Jeanne Urech a réussi à montrer la cruauté du monde financier sans qu'on en soit, durant la lecture, écœuré et cela grâce à des allégories et une pointe de surréalisme.